



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

Une littérature en émulation. La littérature française en Belgique vue par un médecin polygraphe au milieu du XIX^e siècle

Agnieszka Kocik

Université Jagellonne, Pologne

agnieszka.kocik@uj.edu.pl

ORCID : 0000-0002-4334-5258

Reçu le 14-07-2019 / Évalué le 27-10-2019 / Accepté le 01-12-2019

Résumé

En 1852, Théodore Olivier (1817-1867), médecin et polygraphe, publie *De la littérature française en Belgique*, où il met en relief quelques-unes des singularités du processus littéraire ouvert en Belgique après 1815. Olivier cherche à préciser l'esprit dans lequel les « moyens d'émulation littéraire » doivent être dirigés pour assurer à la Belgique une influence dans le champ des idées européennes. À ce titre, il tâche de définir la position littéraire de la Belgique et de préciser le sens des rapports du caractère français avec le caractère belge. Ses préoccupations semblent se résumer dans la question suivante : qu'est-ce, pour un écrivain belge, que faire de la littérature française ?

Mots-clés : génie scolaire, foyer belge, Lion de Waterloo, littérature française en Belgique, Théodore Olivier

Literatura współzawodnicząca. Literatura francuska w Belgii oczyma lekarza-poligrafa w połowie XIX wieku

Streszczenie

W 1852 roku Théodore Olivier (1817-1867), lekarz i poligraf, publikuje *De la littérature française en Belgique* (O literaturze francuskiej w Belgii), w którym zwraca uwagę na niektóre osobliwości procesu literackiego, który rozpoczął się w Belgii po 1815 roku. Olivier stara się określić, w jakim duchu powinny być kierowane „środki literackiej emulacji”, aby zapewnić Belgii wpływ w obszarze idei europejskich. W tym celu stara się ustalić literacką pozycję Belgii oraz określić istotę związku charakteru francuskiego z charakterem belgijskim. Przedmiot jego zainteresowania wydaje się streszczać w następującym pytaniu: co oznacza - dla belgijskiego pisarza - tworzyć literaturą francuską?

Słowa kluczowe: geniusz szkolnictwa, belgijskie pielesze, literatura francuska w Belgii, Théodor Olivier

A literature in emulation. French literature in Belgium in the mid-19th century seen by a doctor of medicine and polygraph

Abstract

In 1852, Théodore Olivier (1817-1867), a doctor of medicine and polygraph, published a book entitled *De la littérature française en Belgique*, in which he has highlighted some of the peculiarities of the literary process that began in Belgium after 1815. Olivier's aim was to bring to light the spirit in which the "means of literary emulation" must be directed to ensure Belgium's influence in the world of European ideas. To achieve that aim, he tried to define Belgium's literary position and clarify the differences between French and Belgian character. His endeavours may generally be viewed as looking for an answer to the following question: what does it mean for a Belgian to write French literature?

Keywords: school spirit, Belgian household, Lion of Waterloo, French literature in Belgium, Théodore Olivier

« La Belgique est à la fois une antique métropole au milieu de l'Occident, et une campagne dédaignée aux confins de chacune des nations occidentales [...]. Reine illustre et humble servante, elle a éprouvé les deux extrêmes de l'abaissement et de la splendeur. » (Olivier, 1852 : 126)¹ Ce double statut est censé être la source de la noblesse de la Belgique, de son caractère sympathique, ainsi que des grandes destinées qui lui sont réservées. Tel est au fond le diagnostic que Théodore Olivier (1817-1867), médecin et polygraphe², connu notamment par ses ouvrages d'éducation et d'instruction, établit dans son ouvrage *De la littérature française en Belgique*, publié en 1852, au moment où la Belgique est en train de sortir de son « sommeil paisible et réparateur » [17]. Par ce sommeil, Olivier entend le mutisme involontaire du peuple belge, longtemps travaillé par les influences extérieures et « réduit à ruminer sa pensée près de son foyer » [6], au milieu des tumultes de l'Occident. Pour la Belgique, « témoin forcé » [38] des luttes et terre de débat des puissances se disputant la prépondérance en Occident, formuler ce qu'Olivier nomme *un système d'idées définitif*, veut dire : donner plus de relief à la Belgique dans la physionomie occidentale.

La nécessité en est d'autant plus pressante qu'en dépit de la reconnaissance de l'indépendance, en 1830, une neutralité perpétuelle et obligatoire imposée à la Belgique par les grandes puissances, favorise l'intimidation du jeune État : la passion nationale se trouve ainsi modérée dès 1839 par le traité de Londres. Sans oublier toutefois l'effusion patriotique de 1848 et la façon dont la Belgique surmonte la crise qui touche l'Europe entière : les Belges témoignent alors de la loyauté, du désir de préserver le calme et de maintenir l'ordre, et font preuve de leur attachement aux institutions (autant traditionnelles que constitutionnelles).

Sur ce fond événementiel, Olivier met en relief quelques-unes des singularités du processus littéraire, ouvert en Belgique après 1815 (la chute de l'Empire et le passage des provinces belges sous le sceptre des Nassau), tout en s'inscrivant dans le débat, entamé dès les années vingt, sur la possibilité et les modalités des lettres belges de langue française, au sens moderne du terme. Après « une époque d'ardente évocation du passé national » (Stengers, Gubin, 2002 : 15) qui suit les journées révolutionnaires d'août-septembre 1830, période qui privilégie la poésie et le roman historique, Olivier cherche à préciser l'esprit dans lequel les « moyens d'émulation littéraire » [140] doivent être dirigés pour assurer à la Belgique une influence dans le champ des idées européennes. Par une circonstance qui mérite d'être évoquée, et qui donne encore à l'analyse d'Olivier un intérêt d'actualité, l'année même où paraît son ouvrage une convention franco-belge est signée, le 22 août, mettant un terme à la contrefaçon. Il s'agit d'une industrie qui connaît un essor extraordinaire depuis l'arrêt de Guillaume d'Orange-Nassau du 23 septembre 1814 abrogeant les lois françaises sur l'imprimerie et la librairie ; les imprimeurs belges doivent alors leur succès au prix très élevé des livres français³. Dans la nouvelle conjoncture du milieu du siècle, où les éditeurs français s'efforcent de baisser leurs prix, et où la contrefaçon est de plus en plus considérée, en Belgique, comme une atteinte à la littérature nationale, d'autres textes que ceux provenant de la réimpression massive des livres et de la presse française, doivent désormais alimenter le marché de la chose imprimée.

Olivier s'insère explicitement dans la lignée de ceux qui osent aborder la question de la précarité institutionnelle de la littérature belge : il tâche de définir la position littéraire de la Belgique, d'interroger ses présupposés idéologiques et de préciser le sens des rapports du caractère français avec le caractère belge. Ses préoccupations semblent se résumer dans la question suivante : qu'est-ce, pour l'écrivain belge, que de faire de la littérature française ? Afin d'y apporter une réponse, il interroge les moyens qui permettraient de traduire la pensée et le sentiment du peuple belge et, ainsi, de faire exister un espace de médiation qui favorisait des échanges symboliques avec les autres. Olivier parle notamment du perfectionnement des moyens d'expression et du dépassement de la circonspection qui « déconcentre » la littérature belge en présence de la littérature française, « si susceptible et en même temps si fine railleuse » [7]. Face à la domination subie par la littérature de Belgique, considérée comme périphérique, il s'agit d'assurer la promotion de mythes singulificateurs, notamment ceux qui à la fois spécifient le mode d'appartenance du peuple belge à l'échelle européenne et qui singularisent sa filiation au niveau de l'identité propre. Il en sera question un peu plus loin.

Olivier est conscient qu'outre les circonstances historiques, c'est l'insuffisance des méthodes d'action qui empêche le génie belge de se lancer dans la carrière littéraire avec deux facteurs qui conditionnent l'originalité : l'abandon et la confiance (cf. p. 43). Il en est ainsi car l'écrivain belge qui écrit en français n'a pas à sa disposition la même facilité d'expression : il lui manque « cette rapidité aisée » [69] dont dispose l'écrivain français proprement dit. Pourtant, selon Olivier, ce désavantage le protège des entraînements de la rapidité et favorise la recherche d'un style consciencieux qui se garderait des « images semblables à celles d'un caléidoscope [sic], dont la variété n'est qu'apparente et cache l'absence de la vie et de l'intention. » [72].

C'est au nom de la vérité qu'Olivier postule le refus des artifices du style qui empêchent d'imprimer à l'œuvre un cachet national. Olivier définit également le style belge en tant qu'une certaine façon de mettre en correspondance une manière singulière de s'affirmer et les qualités morales : « Là où la personnalité belge ne se dessine pas vivante, animée, hardie, il n'y a pas de style belge ; et le style belge qui n'a pas de style belge n'a aucune espèce de style, puisque le style, c'est l'homme, et que l'homme est incomplet s'il méconnaît l'esprit de sa nation. » [79] Pour rejoindre la personnalité nationale, il faut exploiter les ressources spirituelles répandues dans la nation, tout en dégageant - dans le travail du style - ses qualités distinctives et ses traits saillants. Olivier répète ici en écho l'interrogation du baron de Reifenberg (1795-1850), polygraphe et historien : « La nationalité littéraire ne consiste [...] pas tant à se servir de telle ou telle langue qu'à la rendre l'expression constante d'une manière de sentir et de penser propre et native. Écrire dans la langue des Français et penser en Belges, n'est ce [sic] pas un moyen de demeurer nous-mêmes sans divorcer avec le monde ? » (Reifenberg, 1839 : 189).

Cependant, le problème (déjà compliqué...) de la personnalité belge, rencontre celui de la complexité linguistique du pays. Au-delà d'une unicité linguistique, critère romantique de l'unité nationale, Olivier professe l'idée que l'émulation littéraire doit passer par une série d'élaborations solidaires entre les tendances intérieures, entre les Flamands hardis en langage littéraire, car éprouvés et fortifiés par les difficultés qui les entourent ; et les Wallons - intimidés dans leurs entreprises littéraires, car obsédés par les œuvres de la France. Ainsi, Olivier parle de l'importance de la traduction, de la critique et de l'interprétation des œuvres flamandes pour la vitalité de la littérature des provinces wallonnes. Les deux littératures réunies seraient capables de redonner vitalité au « génie brabançon, dégagé des couches épaisses de vernis étrangers qui l'obstruent » [106].

Olivier insiste, en outre, sur le besoin, pour la littérature française de Belgique, de se démarquer et de réclamer le « droit de faire les honneurs de son foyer » [133],

celui dans lequel la « franchise de bon aloi qui est la tradition de la chevalerie » [38] perdure toujours, teinté des génies celtibérien, germanique et anglo-scandinave avec lesquels le génie belge a partie liée, tout en gardant son caractère particulier. Selon Olivier, le point de vue de la Belgique est « celui de tous à la fois et de nul en particulier. Elle est grande et impartiale sans effort, entre les prétentions opposées qui se balancent. » [27]. Suivant son argumentaire, seule une pensée intermédiaire serait capable de remédier aux exagérations et défigurations dans les narrations que déterminent les grands systèmes, et plus particulièrement les deux profils opposés de la physionomie occidentale : l'un inondé des ardeurs du midi, l'autre reflétant les rigueurs du nord. Il revient à la Belgique de raccorder ces deux profils, représentés respectivement par la France et par l'Angleterre, « en les faisant coïncider exactement, et infusant en eux la sève de la cordialité germanique qui est au fond de son caractère. » [29].

L'ingrédient germanique constitue, en effet, une part importante de l'imaginaire belge, renforcé par les présupposés hérités des théories raciales (la force de la race aryenne) et par les initiatives (comme le recrutement des professeurs allemands) qui favorisent l'élan de la nation naissante (Roland, 2011 : 143). Cependant, si le mouvement flamand fait preuve de réserve par rapport à la vision d'un pangermanisme, ce dernier ne manque pas de chantres - tel l'intellectuel autrichien Ignaz Kuranda (1811-1884) - plaidant pour l'intégration de la Belgique dans une fédération germano-allemande. Il est à rappeler que ce socle identitaire, sous-tendu par l'idéalisation de l'Allemagne et de la culture germanique, ainsi que par le mythe de la synthèse germano-latine, connaîtra un effritement profond lors de la Première Guerre mondiale.

La réalisation du postulat de la cohésion politique passerait par le rappel aux puissants de leur but et de leur devise, c'est-à-dire la protection du faible. La réalisation de ce postulat passerait encore davantage par le plaidoyer de la cause de la famille. Selon Olivier, l'idée du foyer domestique, censée être la base de chaque puissance occidentale, se trouve négligée partout en Europe en faveur de l'idée politique. En Belgique, au contraire, elle est revêtue de sa grandeur : la liberté, le propre du foyer populaire, et l'autorité, le propre du foyer royal, s'y interpénètrent intimement. En même temps, le foyer belge est un espace d'asile et d'hospitalité pour tous les peuples européens :

« Tous les enfants de l'Occident lui ont parlé de leur foyer et de leur patrie absente. Elle a recueilli le dernier soupir des héros et la pensée intime des exilés. D'innombrables et précieuses reliques des grandeurs occidentales sont en sa possession ; et des ossements appartenant aux familles de toutes les nations sont ensevelis dans ses plaines.

En parlant d'elle-même aux peuples de l'Occident, elle leur parlera d'eux, de leur gloire, de leurs souvenirs, de leur généalogie brisée » [36].

On peut évoquer à ce propos le courant « polonophile » qui fait siéger des conservateurs à côté des radicaux dans les comités servant la cause polonaise lors du phénomène migratoire consécutif à l'échec de l'insurrection de Varsovie en septembre 1831⁴. Or cette fraternisation éveille des susceptibilités chez des personnalités ultra-conservatrices, tel le comte Edouard Woyna (1795-1850), général-major et ambassadeur autrichien auprès du gouvernement belge, Polonais d'origine, qui tient le prince de Metternich au courant des principaux événements et de l'état d'esprit des populations en Belgique. Imprégné de l'esprit antilibéral du gouvernement de l'Empire, Woyna dénonce l'activité des libéraux belges, espère la guérison des catholiques de leur 'polonisme' (lettre du 6 décembre 1847), tout en faisant l'éloge de l'attitude patriotique de la nation (lettre du 5 mars 1848) :

« Les Belges n'ont pas l'esprit pétillant, les passions vives des Français ; ils n'ont pas non plus leur fougue ; mais, en revanche, ils ont beaucoup de bon sens, ce dont ils viennent de donner des preuves convaincantes, et, très heureusement pour eux, ils ne sont pas aveuglés, comme les Français, par un amour-propre maniaque. Aussi se rendent-ils parfaitement compte de la position que la Nation belge occupe en Europe [...]. Ce que demande la Belgique c'est de rester belge et de pouvoir conserver la paix sous l'égide de sa neutralité » (Woyna, 1848 : 167-168).

Olivier, lui aussi, parle sur un ton dénué de tout militantisme et il confère aux Belges le caractère de conciliateurs neutres : garants de la paix et de l'ordre social, et serviteurs désintéressés de l'Europe. Dans une veine téléologique, il insiste sur le rôle de la Belgique en tant que dépositaire patrimonial gardant les ressources identitaires de la communauté occidentale : « La Belgique possède dans son domaine le caveau de famille des peuples de l'Occident ; leur chartier, leur musée commun, où se rattachent leurs archives et leurs idées. » [138].

Cette situation détermine le projet littéraire de « re-lire » l'histoire commune pour la raconter à nouveau, de telle façon qu'elle soit valable pour tous. C'est pourquoi le Belge « lit beaucoup et écrit peu encore. [...] Il observe, il prend des notes, il médite ; il s'efforce de fixer l'idée centrale, la souche, le pivot sur lequel toutes les pages de la civilisation occidentale doivent se relier. » [26-27]. Unir dans une même pensée tous les caractères nationaux permettrait de rédiger « une épopée complète, résumant avec fidélité, richesse et grandeur, les éléments si variés de cette civilisation puissante » [137]. L'histoire littéraire sait qu'il a fallu attendre à peine dix ans pour que cette vision connût une curieuse actualisation, avec la publication par Charles De Coster du premier roman véritablement francophone : *La*

Légende d'Ulenspiegel (1867). Même si ce récit ne répond pas à tous les postulats avancés par Olivier, il se présente comme un texte de fiction capable de propulser un tel imaginaire carnavalesque - *héroïque, joyeux et glorieux* - qui décentre le point de gravité du récit pour le situer « hors Histoire mais point, pour autant, hors historicité, soucieux qu'il [ce point de gravité] est de faire émerger une autre Histoire. Il se tend en effet vers un à-venir qui pourrait se passer de la question du pouvoir et des puissances, comme le croira plus d'un homme du XIX^e siècle. » (Quaghebeur, 2006 : 41).

Biaisée par cette vision, la méthode littéraire est personnifiée par l'idée de l'école, entendue comme « tout ce qui s'érige en doctrine et tend à s'implanter dans les esprits. » [83]. Selon Olivier, il revient au génie scolaire de garder la forme humaine du corps des doctrines, tout en affermissant le foyer dans le principe d'initiative et de spontanéité. Il s'agit non seulement du foyer domestique, mais de tous les lieux où les idées sont exprimées et les pensées ramenées à une pensée collective. Cela se laisse approcher en termes de structures de sociabilité spécifiques qui s'appréhendent à travers un ensemble de manifestations discursives qui participent du processus de légitimation des pratiques textuelles - et pas seulement. À propos de tels lieux, publics et privés, Olivier utilise le terme de « salon ». Lorsque ce dernier est « honnête et sensé, il forme la littérature ; lorsqu'il ne l'est pas, il la déforme, quelque élégante que soit son apparence. » [84].

Il en découle un précepte important : dans la recherche d'un registre propre, un littérateur doit être particulièrement attentif à la voix du peuple, tout en se mettant à la recherche d'« une poésie où il se reconnaisse dans l'idéal de son naturel » [46]. À force d'écouter cette voix, l'écrivain trouverait la véritable méthode permettant d'approcher l'idée de la patrie, idée qui unit l'idéal et la réalité, au-delà des logiques et des vocabulaires de convention. Dans l'optique d'Olivier, ce n'est qu'au sein du peuple que repose le principe « qui enfante les développements du langage, comme ceux des idées et des choses ; et cela par un travail en quelque sort moléculaire, que le savant ne peut que reconnaître et aider, mais dont il n'est pas l'auteur. » [65]. Ainsi, la vision d'Olivier atteste l'affleurement des grands enjeux qui sous-tendent la mythologie du peuple au XIX^e siècle : une certaine sacralisation du discours tenu par le peuple, nanti de la grâce du naturel et dont la parole épouse les mouvances d'une histoire en mutation.

Olivier est partisan du bon sens, de l'attachement au foyer, de la spontanéité d'association, du sens pratique, enfin de la franchise, qualité dominante de l'esprit national, « essentiellement polytechnique autant que polyglotte » [77] et dont Rubens est la figure la plus éminente. Il est intéressant, quoique peu surprenant, qu'Olivier traduise la mission littéraire du dix-neuvième siècle à travers l'héritage

pictural remontant au Siècle d'or, considéré comme un « élan précurseur » [76]. À cette période-là, la peinture semble tout entière placée sous le signe de la grandeur, elle véhicule le souvenir des époques remarquables et nourrit un sentiment de fierté, ce qui constitue un facteur d'intégration civique non négligeable. En même temps, dans la formation de l'image internationale (image littéraire stéréotypée) d'une Belgique moderne ajustée à la Flandre historique, la peinture constitue une référence obligée, en raison de sa présence dans les collections étrangères. Cela n'est pas, en outre, sans inciter les voyageurs qui viennent en Belgique pour confirmer une représentation préalablement construite. Or chose non moins intéressante, et cette fois-ci assez frappante dans le contexte de la mission littéraire en question, est qu'Olivier ne mentionne pas un seul nom d'écrivain.

Malgré sa prétendue structuration (trois parties, chacune de quatre chapitres), l'ouvrage d'Olivier n'est pas exempt d'ambages et d'un certain désordre. D'où peut-être le reproche du baron Stassart (1780-1854), homme politique, écrivain et bibliophile, formulé pendant la séance publique du 11 mai 1853 de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, et rapporté dans *L'Athenæum français*. Il y désigne l'ouvrage d'Olivier comme « un livre tant soit peu systématique, mais où l'on puisera des conseils d'une utilité réelle. » (*L'Athenæum français*, 1853 : 606). S'il serait difficile de les saisir tous dans la positivité des faits et des preuves, plusieurs de ces conseils, parsemés dans le texte, revêtent le caractère de principes d'un projet éducatif ainsi libellé : étudier en profondeur le sens des dialectes, ranimer l'étude de la langue latine en tant que « lien d'unité entre les vocabulaires modernes » [68], veiller à l'éducation du génie féminin responsable du foyer domestique, « [é]tudier beaucoup les idées et peu les phrases » [128], et enfin, ne jamais perdre de vue le cours des idées en France et se faire connaître à la France qui, elle, connaît peu la Belgique.

Olivier parle également du besoin de dissiper l'erreur qui fait dater l'existence nationale de la Belgique de l'élaboration du cadre politique et institutionnel belge autour des années 1830, ou bien « de quelqu'une des dates mémorables restées dans le souvenir des nations voisines » [131]. C'est pourquoi, dans l'éducation patriotique, Olivier ménage une place toute particulière au Lion de Waterloo, « un gigantesque Lion belge [sic], improvisé dans l'ivresse de l'indépendance nationale » [133]. Ce symbole « inoffensif », soulevant pourtant des susceptibilités et d'amers sarcasmes de la nation vaincue, demande d'être mieux compris par le peuple belge, pour assurer l'adhésion imaginative et affective sans laquelle il n'est point de prégnance symbolique. Ce postulat paraît d'autant plus valide qu'il ne manque pas de propositions de loi tendant à la démolition du Lion. Le parlementaire Alexandre Gendebien songe à le convertir « en bombes et boulets pour

la défense de la liberté et de l'indépendance » ([s.a.], 1833 : 15) de la Belgique et de la France. En 1841, un rédacteur anonyme du *Messenger des sciences historiques de Belgique* proteste contre le refus du gouvernement belge d'ordonner les travaux nécessaires pour sa conservation ; il lance également un appel à ouvrir des listes de souscription et d'apporter son « obole patriotique » pour sauver le monument ([A. S.], 1841 : 125-126).

C'est aux artistes qu'Olivier décerne le travail de sensibilisation et d'appréhension de la portée symbolique du colossal Lion de fonte de fer. Il ne manque pas de l'explicitier à son tour, tout en faisant l'éloge de la Belgique industrielle :

« Tout parle, dans cet emblème, dès qu'on l'interroge avec la sollicitude poétique : sa substance, l'horizon sur lequel il plane, la grandeur même de sa masse. Cette substance est le métal de la civilisation, sorti des fourneaux de l'industrie au début d'une série d'œuvres qui relie avec force les intérêts occidentaux [...] » [134].

On en trouve la confirmation dans les données élaborées par Paul Bairoch (1930-1999), maître en analyse des sociétés industrielles, pour la période allant de 1840 à 1900. La Belgique fut alors la seconde puissance industrielle du monde : 2^e dans la production de fonte, de fer et d'acier ; 2^e dans la production de houille ; 2^e dans la densité du réseau ferré (Dayez-Burgeon, 2013 : 65).

Olivier érige ce monument sidérurgique en symbole d'un avenir commun et de puissance réunie des nations de l'Occident. La distribution des rôles entre les puissances et les nations humbles est exprimée à travers la métaphore de la navigation :

« La barque modeste du pilote semble bien chétive du haut d'un grand navire qui arrive de la pleine mer avec une cargaison immense, après avoir marché à travers les tempêtes ; mais sans le guide qui lui est offert, il pourrait se briser au moment d'entrer au port avec les trésors qui ont tant coûté. » [139].

De cette image, au service d'un discours sur la force et la grandeur d'âme de « la petite nation », se dégage une bienveillante exhortation : une puissance ostentatoire, fût-elle chèrement payée, est toujours menacée ; ce qui est humble fait gagner le port. Dans la logique de cette métaphore, c'est certes la Belgique qui tient le rôle de l'esquif, mais de l'esquif-remorqueur, celui qui, dans l'expérience maritime, laisse espérer la sérénité du port.

Le protocole historiographique établi par Olivier interroge le fait littéraire belge qu'il situe entre langue, histoire et culture, autant de formes sociales de reconnaissance, de communication et de citoyenneté. Dans sa quête de légitimité, ce

fait littéraire reflète des tendances de la phase « centrifuge » (1830-1920), pour se servir du modèle gravitationnel établi par Jean-Marie Klinkenberg, ou bien de la phase de « l'engendrement » (1815-1914), pour suivre la logique proposée dans *l'Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone* de Marc Quaghebeur. L'idée qui joue alors un rôle constitutif dans la construction d'un sentiment identitaire collectif, est celle du jeune État belge bâti des brassages culturels et des idiomes (rivaux) en présence, dans la tension entre un certain particularisme et l'internationalisme.

Selon Olivier, l'émulation littéraire en Belgique se profile sur l'horizon du sentiment de la prise du pouvoir de rassemblement, censé « inaugurer la véritable philosophie moderne qui doit concentrer toutes les sciences dans l'idée de foyer et identifier la pensée politique avec la pensée domestique » [59]. Pour l'écrivain belge, faire de la littérature française, c'est s'affirmer et se légitimer vis-à-vis de la littérature française hexagonale ; c'est donner une réelle consistance aux grandes idées belges - l'idée de patrie réunissant celles de foyer et d'école - de manière à leur donner cours en France et partout là où le génie français étend son influence. Une telle littérature, nourrie du mythe germano-latin, est le parti pris d'un engagement, à la fois plus local et plus européen, dans une quête de recomposition, censée se substituer aux entreprises de conquête. Tout cela en faisant se rencontrer les pensées des peuples de l'Occident, dans une idée commune et sous les auspices du Lion belge.

Bibliographie

- [s.a.], 1833, Revue de cinq jours. In : *Le Voleur*. Deuxième série. Sixième Année. N° 1.
- [A. S.], 1841, Chronique des Sciences et des Arts, et Variétés. Le Lion de Waterloo, In : *Messager des sciences historiques de Belgique*. Gand : Imprimerie de Léonard Hebbelynck.
- Basalamah, S. 2008, *Le Droit de traduire. Une politique culturelle pour la mondialisation*, préface de Nicholas Kasirer, Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Dayez-Burgeon P. 2013. 4. La seconde puissance industrielle au monde. L'apogée de la bourgeoisie belge. In : *Les secrets de la Belgique*. Paris : Éditions Perrin.
- L'Athenæum français. Journal universel de la littérature, de la science et des beaux-arts*. Deuxième Année. Numéro 26 (samedi 25 juin 1853). Paris : Au bureau du Journal.
- La Châtre, M. 1854. *Le Dictionnaire universel. Panthéon historique, littéraire et encyclopédie illustrée*. Tome II. Paris : Administration de Librairie.
- Olivier, Th. 1852. *De la littérature française en Belgique*. Tournay : Typographie d'Adolphe Delmée.
- Quaghebeur, M. 2006. Dans et hors de l'Histoire, l'aventure... L'étrange hantise des écrivains belges. In : Chikhi, B. (dir.). *Destinées voyageuses. La Patrie, la France, le Monde*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- Reiffenberg F. A. F. T. de, 1839. *Souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller*. Bruxelles et Leipzig : Chez C. Muquardt.

Roland, H. 2011. Construction identitaire et regard de l'autre. Récits de voyage allemands et français en Belgique 1830-1850. In : Stéphanie Vanasten, Matthieu Sergier (eds.). *Littéraire belgitude littéraire*. Bruggen en beelden. Vues du Nord. Hommage aan Sonja Vanderlinden. Louvain : Presses universitaires de Luvain.

Stengers J., Gubin É. 2002. *Histoire du sentiment national en Belgique dès origines à 1918*. Tome II : « Le grand siècle de la nationalité belge ». Bruxelles : Éditions Racine.

Woyna E., Lettre au prince de Metternich du 5 mars 1848. Cité par : De Ridder, A., 1925. Un diplomate autrichien à Bruxelles en 1848. Lettres du comte de Woyna. In : *Bulletin de la Commission royale d'histoire*. Académie royale de Belgique. Tome 89.

Notes

1. Dorénavant, toutes les citations renverront à cette édition.
2. Au sens : « Auteur qui a écrit sur différents sujets, qui traite dans ses ouvrages de plusieurs matières différentes ». Définition d'après : Maurice La Châtre, 1854 : 898.
3. Alors que des considérations économiques et juridiques dominent l'ensemble des débats sur la contrefaçon, il importe de noter les bénéfices retirés de cette pratique sur le plan culturel. Ainsi, Salah Basalamah insiste sur le fait que « sans cette entreprise de piraterie littéraire, la progression de l'alphabétisation, voire le développement culturel de la Belgique, dévastée par l'extension napoléonienne de la Révolution, aurait été franchement retardé » (Basalamah, 2008 : 161).
4. Sur ce sujet, voir Idesbald Goddeeris, *La Grande Émigration polonaise en Belgique (1831-1870). Élités et masses en exil à l'époque romantique*, Berne, Peter Lang, 2013, 552 p.